

**Zeitschrift:** Schriftenreihe = Collection / Forum Helveticum  
**Herausgeber:** Forum Helveticum  
**Band:** 7 (1997)

**Artikel:** Workshop / Atelier : Medien - Médias - Media - Meds da massa  
**Autor:** Duc, Yvan  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-832992>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 25.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## **WORKSHOP / ATELIER MEDIEN – MÉDIAS – MEDIA – MEDS DA MASSA**

*Yvan Duc*

Par rapport à la radio et à la télévision, où l'utilisation des dialectes alémaniques le dispute de plus en plus à celle du «bon» allemand, la presse écrite dispose d'un net avantage: ses journalistes, s'ils veulent s'exprimer dans la langue la plus usitée de ce pays, n'ont d'autre choix que d'écrire en «Schriftdeutsch». Que l'attitude des médias audio-visuels soit critiquable du point de vue de la compréhension entre les diverses communautés de Suisse ou, ainsi que l'a longuement expliqué le directeur de la communication et du marketing de la SSR Roy Oppenheim, qu'elle soit défendable sur un plan strictement commercial, finalement peu importe. On pourrait s'attendre, vu l'absence de tentation vernaculaire écrite, à ce que les journaux exploitent au maximum ce «créneau» des échanges linguistiques. A ce qu'ils jouent sur le fait que leurs lecteurs peuvent relire trois fois si nécessaire un mot, une expression, une phrase écrits dans une langue qu'ils ne maîtrisent pas forcément et auxquels ils se sont achoppés. A ce qu'ils n'hésitent pas, grâce à des possibilités de mise en page de plus en plus souples, à se montrer didactique tout en variant les genres. A ce qu'ils aillent par exemple jusqu'à publier des textes avec traduction des mots clés dans un encadré, ce qui est de toute façon plus rapide que de rédiger un résumé dans une autre langue...

Las! Quotidiens et périodiques, pour toutes sortes de raisons plus ou moins honorables, passent infiniment plus de temps à montrer du doigt une barrière de röstis soit disant de plus en plus haute qu'à favoriser la compréhension entre les communautés linguistiques. A court terme, il est vrai, ça se vend mieux. Et, accessoirement, ça défoule les journalistes ayant quelque part décidé une fois pour toutes que l'erreur de la Suisse multilingue et multiculturelle, c'est, tout simplement, d'exister.

Prenons les journaux publiant régulièrement une chronique rédigée dans une langue autre que celle de la majorité de leurs lecteurs. Nous n'avons trouvé que deux quotidiens et un hebdomadaire pratiquant régulièrement et depuis longtemps l'«exercice»: la «Basler Zeitung», le «Bund» et la «CoopZeitung». La première a créé une rubrique en français intitulée «Une bouffée d'air de Romandie» et rédigée depuis une douzaine d'années au moins par Roland Brachetto. Ses textes traitent plutôt de problèmes de portée générale, mais avec un avis typiquement romand. Une ou deux phrases en allemand, imprimées en caractère gras, permettent tout de suite aux lecteurs germanophones de cerner le sujet abordé. Ils paraissent toujours le samedi en alternance, une fois sur quatre, avec une rubrique similaire en italien intitulée «Dagli amici a Sud», tenue actuellement par Françoise Gehring Amato.

Le «Bund», lui, dispose depuis une quinzaine d'années d'une rubrique hebdomadaire baptisée «Berner Alltag», paraissant également le samedi. Toutes les trois ou quatre semaines, elle est rédigée entièrement en français, sans résumé ni traduction, ne serait-ce qu'en une ou deux lignes, en allemand. Elle est tenue, aujourd'hui, par Cornelia Mühlberger de Preux. Quant à la «CoopZeitung», elle publie une fois par mois en moyenne, depuis huit ans environ, une page rédigée entièrement en romanche: la «Pagina Rumantscha». Cette rubrique, vu qu'il y a plus de personnes comprenant cette langue hors des Grisons que dans ce canton, ne paraît pas seulement dans l'édition rhétique de «CoopZeitung», dont le contenu rédactionnel varie partiellement selon les régions, mais dans toute l'aire de diffusion de la version germanophone de cet hebdomadaire. A noter justement la présence, pas du tout gênante bien au contraire, d'une liste de quinze à vingt mots ou expressions traduits en allemand, en fin d'article, afin de faciliter la lecture de celui-ci.

D'autres journaux ont bien sûr, eux aussi, tenté l'exercice. A la fin des années quatre-vingt par exemple, les rédacteurs en chef respectifs de «La Liberté» et des «Freiburger Nachrichten», François Gross et Eric Camenzind, avaient procédé durant un certain temps à un échange de texte rédigé dans la langue propre à chacun de ses auteurs, avec résumé du contenu dans celle de la majorité des lecteurs. Mais, par manque de véritable motivation d'après ce dont se souvient le soussigné, cela n'avait duré que quelques mois. Dommage. Fribourg, canton soi-disant bilingue quand il s'agit d'en faire la promotion économique, se devrait de montrer l'exemple aussi via sa presse écrite. Et ne pas laisser la seule radio locale, dont le canal alémanique a décidé depuis plusieurs années déjà de diffuser ses émissions d'information en bon allemand, se targuer d'être un média, du moins partiellement, bilingue.

Autre tentative éphémère en matière de publication d'articles dans un autre idiome que celui du public cible: celle des «Luzerner Neuste Nachrichten» (LNN), qui ont fait paraître avant leur fusion avec la «Luzerner Zeitung» une vingtaine de chroniques écrites en français par Jean-Claude Pécelet, alors rédacteur en chef de «L'Hebdo», avec résumé en allemand. Malheureusement, la disparition des LNN a également entraîné celle de cette rubrique.

Certains diront que la rareté ou la brièveté des chroniques dans une autre langue est à mettre sur le compte de l'énorme difficulté qu'ont souvent les lecteurs d'un journal à les lire et, à plus forte raison, à les comprendre. Et que, dès lors, seules les personnes vraiment très curieuses ou déjà à l'aise dans la langue choisie pour ces chroniques les liront. Peut-être, dans certains cas...

Mais alors, pourquoi la formule de la chronique écrite par un auteur d'une autre aire linguistique et traduite dans la langue du journal l'ayant commanditée est-elle presque tout aussi rare et brève? Lors de nos

recherches, quoique certainement trop rapides pour être exhaustives, nous n'avons trouvé qu'un organe de la presse écrite s'adonnant sérieusement à cette pratique. Il s'agit du quotidien «St.-Galler Tagblatt», qui dispose d'une rubrique baptisée «Brückenschlag». Celle-ci paraît une fois par semaine, le samedi, depuis trois ans environ. Son contenu, traduit en allemand par les soins du journal, est alimenté, du côté francophone, par des gens de plume très connus en Suisse romande, comme Jean-Marie Vodoz, José Ribeaud, Daniel Cornu et Gilles Baillod, respectivement ex-rédacteurs en chef de «24 Heures», de «La Liberté», de la «Tribune de Genève» et rédacteur en chef de «L'Impartial». On y trouve également des contributions d'auteurs italophones et romanches.

Certes, là aussi, d'autres se sont essayés à la formule. En 1991 par exemple, année du 700<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération, «L'Hebdo», «L'Eco di Locarno» et «Das Magazin» avaient publié gratuitement des annonces traduites visant à permettre aux intéressés de trouver, le temps d'un week-end, un partenaire dans une autre partie linguistique du pays. Le «Blick», qui avait lancé après le vote du 6 décembre 1992 sur l'EEE une petite chronique en allemand rédigée par Pierre Pauchard, de «L'Hebdo», avait jeté l'éponge après un an déjà.

Quant au «Nouveau Quotidien», il publiait à ses débuts en 1991 une «Lettre de l'Helvétie» hebdomadaire écrite à tour de rôle par un anglophone genevois, un romanche, un italophone et un germanophone. Leurs textes paraissaient en langue originale, avec traduction intégrale à côté. Cette rubrique rencontrant un écho inversement proportionnel à l'effort fourni pour la rédiger avait elle aussi fait long feu. Elle est bien remplacée aujourd'hui par une page bimensuelle portant le logo «Alémaniques», dont l'idée est de montrer clairement aux Romands, qui sinon ne le remarquent pas forcément ou sautent inconsciemment les articles y relatifs, ce qui se passe outre-Sarine. Mais son rédacteur principal, quoique basé à Zurich, est, malgré tous ses talents, francophone. Idem pour l'écrivaine et journaliste Anne Cunéo, qui envoie chaque semaine à «L'Illustré», depuis les bords de la Limmat où elle vit depuis une quinzaine d'années, une rubrique intitulée «Chronique d'Alémanie».

D'accord, on peut très bien parler des quatre régions linguistiques de la Suisse sans imaginer de rubriques ou de pages idoines, sortes de ghettos où l'on relèguerait toute velléité de compréhension réciproque sans véritable volonté d'aller quotidiennement à la rencontre de l'autre. C'est ainsi que nombre de journaux alémaniques disposent de leur(s) propre(s) correspondant(s) en Suisse romande. Citons par exemple Roger Friedrich pour la «Neue Zürcher Zeitung» (NZZ), Isidore Raposo pour le «Blick», Martin Büttner pour le «Tages Anzeiger» (le successeur de Marcel Schwander), Lukas Schmutz pour la «Basler Zeitung», Kaspar Meuli pour «Facts», Christoph Büchi pour la «Weltwoche», Christa Mutter pour la «Basler Zeitung», les «Schaffhauser Nachrichten» et la «Zürichsee Zeitung» ou encore Evelyne Kobelt pour le «Bund», l'«Aar-

gauer Tagblatt», la «Neue Luzerner Zeitung» ou la «St.-Galler Tagblatt» (cf. le dossier «Salü les Welsch» paru dans «Construire» du 1er mai 1996). Du côté des quelques journaux romands ayant quelqu'un en permanence du côté de Zurich, citons Catherine Bellini pour «L'Hebdo», Thierry Meyer pour «Le Nouveau Quotidien», Victor Fingal pour «Le Matin» ou encore Dominique Chouet pour «24 Heures» et la «Tribune de Genève». Et l'on n'aura rien dit du travail de titan de l'Agence télégraphique suisse (ATS), dont les 63 journalistes germanophones, les 50 francophones et les 15 italophones recensés en 1995 traduisent à longueur d'années, en sus de leur rédaction initiale, plusieurs centaines de dépêches par jour: grâce à elle, chaque titre est heureusement en mesure, ne serait-ce qu'en quelques lignes, d'évoquer dans ses colonnes les événements importants survenus là où il n'a pas de correspondant, fût-il occasionnel.

Mais, dans un pays comptant encore plus de cent quotidiens, est-ce suffisant? Peut-on se contenter de parler indéfiniment des autres par agence interposée? Peut-on accepter, si l'on excepte le cas des correspondants parlementaires à Berne, de toute façon obnubilés par la politique fédérale, que seules quelques entreprises de presse fassent l'effort d'aller voir elles-mêmes ce qui se passe aux quatre coins du pays? Le doute est d'autant plus permis que, si l'on regarde les choses de plus près, beaucoup de correspondants ne sont là que pour faire des papiers économiques, politiques ou boulevardiers. Ce qui manque, nous a par exemple expliqué Sonia Zoran, l'ancienne correspondante à Zurich du «Nouveau Quotidien», ce sont des articles de société, des articles de fond mettant en perspective les différences et les ressemblances entre communautés. Beaucoup de choses s'écrivent sur le sujet, mais souvent à la-va-vite, sans recul ou sans mise en valeur, un peu comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Ce qui manque aussi, principalement du côté romand, ce sont des journalistes qui restent plus qu'un an ou deux, voire parfois quelques mois seulement, en Suisse alémanique. Donc qui prennent le temps, à l'instar de maints correspondants d'outre-Sarine en Romandie, de sentir le pays profond.

Bien sûr, le manque de motivation n'explique pas tout. Le problème est aussi financier. Beaucoup de journaux n'ont pas les reins assez solides pour se payer un correspondant à l'autre bout du pays. Mais ont-ils fouillé sérieusement tous les fonds de tiroir? La Fondation Oertli de Zurich, qui a pour but d'encourager les échanges culturels et linguistiques entre les différentes régions du pays a lancé il y a bien des années un programme baptisé «Journalistes à la découverte de la Suisse». Ceux-ci peuvent se rendre à loisir dans une autre partie linguistique du pays durant vingt jours au maximum, choisir librement le thème de leur enquête et les lieux où ils entendent la mener, ainsi que les hôtels où ils descendent: la fondation prend en charge, jusqu'à concurrence de 380 francs par jour pour le journaliste voyageant accompagné et de 320 francs pour celui étant seul, les frais de logement, de voyage, de repas, de documentation, de contacts, etc. Elle demande en échange de recevoir les articles et reportages réa-

lisés, mais insiste sur le fait que son soutien vise en premier lieu à donner à des journalistes la possibilité d'apprendre à mieux connaître et à mieux comprendre une autre région du pays que la leur.

Dans de telles conditions, on aurait pu imaginer une ruée sur l'offre de la Fondation Oertli. Or, tel n'est pas le cas. Si 33 projets de voyages journalistiques dans une autre région linguistique du pays ont été recensés et soutenus par la fondation en 1983, ce chiffre est tombé à quatre en 1995. Chaque projet peut concerner un ou plusieurs journalistes et déboucher sur un ou plusieurs articles. L'an passé, l'un des deux projets romands financés par ce biais émanait du pool Romandie-Combi («La Liberté», «Le Nouvelliste», «L'Express», «L'Impartial», «Le Quotidien jurassien» et le «Journal du Jura»), dont les titres ont publié une série de reportages sur une trentaine de sites alémaniques. La fondation, pour cette opération, a versé 7000 francs. Pour 1996, celle-là a d'ores et déjà accepté de soutenir huit projets, dont huit conçus par des médias alémaniques et, de nouveau, deux par des médias romands. La presse italophone n'a par contre pas présenté de projet depuis 1994.

Vu le faible intérêt des médias helvétiques pour son programme, qui ne manque pourtant pas d'argent (40'000 à 50'000 francs sont à disposition chaque année) la Fondation Oertli réfléchit à la meilleure façon d'en relancer l'intérêt. En sus de son soutien financier aux projets retenus, elle pourrait par exemple lancer un prix du meilleur reportage réalisé par ce biais. Des voies sont également à explorer du côté du Centre romand de formation des journalistes à Lausanne (CRFJ) et du Medienausbildungszentrum (MAZ) à Lucerne, entre lesquels des échanges, sous quelque forme que ce soit, sont encore à inventer.

Marchera, marchera pas? Le fait est que, en raison des difficultés économiques des journaux, les rédacteurs peuvent moins facilement partir que durant les années quatre-vingt. Or, malheureusement, cette crise économique correspond à «l'après 6 décembre 1992», alors qu'il faudrait justement plus d'échanges pour remédier à la crise de confiance qui s'en est suivie, notamment sur le plan linguistique.

MIEUX QUE LADY DI !

VAS-Y COCO !  
UN BON PAPIER  
SUR LE DIVORCE ENTRE  
ROMANS ET  
ALÉMANIQUES !



BARRIGUE

© by FORUM HELVETICUM